

# PANÉGYRIQUE DE SAINT EUSTATHE ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

## AVANT-PROPOS

Chrysostome mentionne formellement ce discours sur saint Eustathe, dans sa première homélie sur les paroles de Jérémie, n° 1; et voici dans quels termes : «Après avoir dernièrement traité des apôtres Pierre et Paul, et de la contestation qui s'éleva entre eux dans la ville d'Antioche; après vous avoir montré que la lutte qui sembla les diviser, avait été plus utile qu'une paix quelconque, voyant votre esprit fatigué par une telle dissertation, nous vous avons entretenu d'un autre sujet, nous avons fait devant vous l'éloge du bienheureux Eustathe, puis celui du généreux martyr saint Romain; et le théâtre où nous parlions était devenu plus éclatant, les applaudissements et les acclamations retentissaient avec plus de force.» Voilà donc la place de ce panégyrique parfaitement déterminée, et c'est sur la parole même de Chrysostome que nous mettons à la suite celui de saint Romain, martyr. Tous les discours mentionnés dans ce passage ont été prononcés à Antioche, mais en quelle année, nous l'ignorons.

Ici nous devons dire quelque chose de cet évêque d'Antioche nommé Eustathe, qui souffrit des maux nombreux et fut même exilé pour la foi catholique. Plein de zèle pour le triomphe de la vérité, ennemi déclaré des ariens, qu'il sépara publiquement de sa communion et retrancha de la société fidèle, il encourut la haine et l'envie d'Eusèbe de Nicomédie et des sectaires qui reconnaissaient cet évêque pour leur chef. De plus, Eustathe mit au jour plusieurs ouvrages contre les ariens, comme on le voit dans saint Jérôme et Théodoret. Il soutint une controverse avec un autre Eusèbe de Césarée, qu'il poursuivit sans relâche comme un adversaire de la foi de Nicée. Celui-ci l'accusa d'être lui-même partisan des opinions de Sabellius : c'était la récrimination obligée des ariens contre tous ceux qui attaquaient leur hérésie. Eustathe ne s'éleva pas seulement contre les deux Eusèbe, il ne traita pas avec moins de vigueur Patrophile de Scythopolis et Paulin de Tyr. Pleins de ressentiment, les ennemis de la foi le circonvinrent de leurs embûches et de leurs accusations. Les écrivains ne s'accordent pas sur le genre de calomnies qu'ils mirent en usage. Saint Athanase dit qu'on le dénonça à Constantin le Grand comme coupable d'avoir outragé sa propre mère; et sur-le-champ il fut envoyé en exil, avec beaucoup de prêtres et de diacres qui s'attachèrent à ses pas. Socrate et Sozomène racontent que les Eusébiens animés d'une haine implacable, le firent déposer dans un synode tenu à Antioche, comme coupable de sabellianisme et d'un autre crime qu'ils ne veulent pas nommer. Mais Théodoret nous le fait connaître; et voici sa narration.

Eusèbe de Nicomédie, en apparence dans un autre but, se rendit à Antioche avec une suite assez nombreuse, et fut gracieusement accueilli par Eustathe. Là il gagna une misérable femme qui faisait trafic de sa beauté; il fut convenu qu'elle accuserait le saint pasteur d'avoir eu commerce avec elle. Introduite dans l'assemblée et portant un enfant dans ses bras, elle déclara que cet enfant avait Eustathe pour père. N'ignorant pas la conspiration formée contre lui, Eustathe ordonne à cette femme de faire comparaître un témoin de ce crime, si toutefois elle a des témoins. Comme elle n'en a pas en effet, les Eusébiens lui défèrent le serment. Elle jure, et les juges iniques condamnent l'évêque comme fornicateur, malgré les vives réclamations des autres évêques réunis, hommes énergiques et vertueux, qui ne veulent pas qu'Eustathe se soumette à la sentence. Saint Jérôme rappelle ce trait dans sa seconde apologie contre Rufin : «Voilà, dit-il, les moyens à l'usage des hérétiques, c'est-à-dire, de tes maîtres : convaincus de perfidie, ils ont recours à la calomnie. C'est ainsi que l'évêque Eustathe se trouve avoir des enfants, sans le savoir.»

La déposition d'Eustathe fut suivie de la sentence d'exil, arrachée par les Eusébiens à la bonne foi de l'empereur. Ces témoignages varient et ne sont pas d'ailleurs très explicites sur le lieu de l'exil. D'après Théodoret, ce serait une ville d'Illyrie; saint Jérôme nomme Trajanopolis en Thrace, et notre orateur, comme on le verra dans le discours même, appuie ce sentiment en disant que le saint fut enseveli dans cette dernière contrée. Je ne dois pas omettre que la déposition d'Eustathe fut le signal d'une violente sédition dans la ville d'Antioche : les partis prirent les armes; les soldats intervinrent de leur côté; et le sang eût coulé, le carnage eût été grand sans doute, si l'arrivée d'un rescrit impérial n'avait calmé le peuple. Une série d'évêques ariens occupa pendant environ cent ans le siège d'Antioche. Les catholiques alors, prêtres et laïques, formèrent une réunion séparée et célébraient en

particulier les saints mystères. On les désigna sous le nom d'Eustathiens, à cause de l'affectueux souvenir qu'ils gardaient pour leur ancien évêque; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la division se mit entre les catholiques eux-mêmes.

Ajoutons, en terminant, que d'après le récit de Théodoret, la courtisane qui avait déposé contre Eustathe, étant tombée dans une longue et grave maladie, révéla les machinations calomnieuses dont elle avait été l'instrument; et ce n'est pas en présence de deux ou trois témoins, mais bien d'un grand nombre d'ecclésiastiques qu'elle déroula ce tissu de mensonges, auquel elle ne s'était mêlée qu'à prix d'argent.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT EUSTATHE

1. Un sage, un vrai philosophe, qui connaissait à fond la nature des choses humaines, leur faiblesse et leur instabilité, nous avertit tous sans distinction de ne jamais proclamer un homme heureux avant sa mort. Puisque le bienheureux Eustathe est mort depuis longtemps, nous pouvons le louer avec une pleine confiance; s'il est vrai qu'on ne doit louer personne avant sa mort, il l'est également qu'on a le droit de louer après sa mort l'homme qui le mérite. Il a franchi le tumultueux détroit des affaires de la vie, il n'a plus rien à craindre des flots courroucés, le voilà désormais dans un port calme et sûr, l'avenir n'a plus pour lui d'incertitude, il ne saurait périr; des sublimes hauteurs où sa vertu l'a conduit, il se rit de la fureur des ondes. Son éloge n'offre donc plus aucun danger, le panégyrique est pleinement légitime : le héros ne peut plus éprouver ni changement ni chute. Pour nous qui vivons encore, nous subissons les vicissitudes auxquelles sont sujets ceux qui voguent au milieu des mers : tantôt ils s'élèvent sur la crête des flots qui bouillonnent, tantôt ils descendent au fond des abîmes; mais ni l'élévation ni l'abaissement ne leur offrent de stabilité, l'une et l'autre n'ayant d'autre base que le fluide et capricieux élément. Ainsi dans les choses humaines rien n'est ferme et constant; les variations y sont aussi fréquentes que rapides. Celui-ci est porté en haut par la prospérité, celui-là tend en bas sous la pression de l'infortune; mais que le premier ne s'enorgueillisse pas, et que le second ne se laisse point abattre : un instant peut changer leur sort. Il n'en est pas ainsi de celui qui est entré dans le royaume céleste, qui a trouvé place auprès de Jésus Christ, objet de ses désirs : il habite un séjour à l'abri de tous les troubles, à jamais exempt de douleurs, de chagrins et de larmes. Là ni l'apparence d'un changement ni l'ombre des vicissitudes, tout est ferme et permanent, tout est constant et immuable, incorruptible et éternel. C'est pour cela qu'il est dit : «Avant la mort ne louez personne.» (Ec 11,30)

Mais encore pourquoi ? Parce que l'avenir est incertain et la nature fragile, la volonté lente à se mouvoir et le péché prompt à nous assaillir; nombreux sont aussi les pièges. «Sachez, est-il encore écrit, que vous marchez à travers les pièges,» (Ibid., 9,20) Les tentations se succèdent sans interruption, les affaires ne nous laissent pas de relâche, la guerre que nous font les démons ne connaît pas de trêve et les passions nous livrent des assauts continuels, Ainsi donc, «avant la mort ne louez personne.» Louez par conséquent après la mort, vous le pouvez sans crainte, non cependant après une mort quelconque, mais après une mort telle que nous l'avons signalée, quand un homme emporte la couronne en quittant la vie, quand il a confessé la foi sans détour. Si l'on a pu donner quelque louange aux morts indistinctement, combien plus à ceux qui meurent de cette manière ! Qui donc, me demanderez-vous, a loué les morts sans distinction ? – Salomon, oui, ce même Salomon qui possédait toute sagesse. Ne passez pas légèrement devant cet homme, voyez ce qu'il était, comment il vécut, dans quelle sécurité et dans quelles délices, combien il était éloigné des peines et des soucis. Il parcourut tous les genres de félicité, il ne refusa rien à son âme, il varia ses plaisirs avec tant d'art qu'il parut en inventer de nouveaux. A ce sujet, voici ce qu'il dit lui-même : «Je me suis bâti des palais et j'ai planté des vignes, j'ai formé des jardins et des vergers avec des bassins d'eaux vives; j'ai acheté pour moi des serviteurs et des servantes, et les esclaves se sont multipliés dans ma maison; les troupeaux de bœufs et de brebis ne m'ont pas manqué, l'argent et l'or entassés étaient chez moi comme le sable; j'ai réuni des chanteurs et des chanteuses; les hommes et les femmes concouraient au service de ma table.» (Ec 2,4-8) Et puis, que dit ce même homme après un tel amas de trésors, de passions, tant de satisfactions et de plaisirs ? «J'ai félicité les morts beaucoup plus que les vivants; et plus heureux que tous est celui qui n'est pas né.» Certes, nous devons croire à cet accusateur des délices quand il en porte un tel jugement. Si c'était un de ces hommes dont la vie s'écoule dans l'indigence et la mendicité, qui portât ce jugement sur l'opulence, ce n'est pas sur la vérité, mais bien sur l'inexpérience que semblerait reposer une opinion aussi désavantageuse; mais du moment où celui qui parle ainsi a parcouru tous les chemins de la fortune, les a tous explorés, ses récriminations ne peuvent plus être révoquées en doute.

Peut-être pensez-vous que cette dissertation nous a fait perdre de vue notre sujet. Examinons bien les choses, et nous verrons, au contraire, qu'elle s'y rattache par d'intimes liens; car au souvenir des martyrs, il faut mêler, comme un accompagnement nécessaire, les principes de la divine philosophie. Ce que nous avons dit n'est pas un acte d'accusation contre la vie présente, loin de là; c'est à la volupté seule que nous faisons le procès : le mal, ce n'est pas de vivre, mais de vivre au hasard et sans but.

2. Celui qui voudra passer sa vie dans la pratique des bonnes œuvres et l'espérance des biens à venir, pourra dire avec Paul : « Il est bien meilleur pour moi de vivre encore dans la chair, puisque j'y recueille le fruit du travail. » (Phil 1,22) C'est ce que nous voyons également dans le bienheureux Eustathe, dont la conduite fut si parfaite dans la vie et dans la mort. Ce n'est pas dans sa patrie, c'est sur une terre étrangère qu'il mourut, et ce fut là le crime de ses ennemis. Ils l'avaient exilé pour le flétrir; mais cet exil provoqué par l'envie ne fit que le rendre beaucoup plus grand et plus illustre, comme le montra l'issue des événements. Sa gloire brille d'un tel éclat que son souvenir fleurit de jour en jour dans cette ville, tandis que son corps est enseveli dans la Thrace. Oui, une contrée barbare garde son tombeau; mais son amour va toujours croissant dans nos cœurs, malgré la distance qui nous en sépare. Et même, à vrai dire, son tombeau est aussi parmi nous, et non pas seulement dans la Thrace, Les monuments des saints ne se bornent pas à leurs cercueils, à leurs châsses, aux colonnes et aux inscriptions qui les ornent; ils embrassent encore leurs nobles actions, leur zèle pour la foi, la pureté de leur conscience envers Dieu. Cette église proclame plus haut que toutes les colonnes la gloire du martyr : elle a des inscriptions qui parlent; c'est par la voix des faits, plus éclatante que celle de la trompette, qu'elle ravive sa mémoire et publie sa grandeur; chacun de vous ici présents vous êtes le tombeau du saint, mais un tombeau vivant et spirituel. Si je pénètre, en effet, dans la conscience de chacun de ceux qui m'écoutent, j'y trouverai le saint dans ses sentiments et sa vie même.

Vous voyez le peu de succès obtenu par ses ennemis: non seulement ils n'ont pas éteint sa gloire, mais ils en ont encore disséminé les rayons et rehaussé la splendeur; pour un tombeau, ils en ont élevé plusieurs, un nombre incalculable, tombeaux animés, ayant une voix puissante, où brûle le feu divin du même zèle. Aussi les corps des saints, je les appelle une source, une racine, un céleste parfum. Je m'explique : des choses énumérées, aucune ne garde en soi sa vertu; toutes la répandent au loin. De quelle manière ? Le voici : les sources jaillissent de plusieurs points, mais ne gardent pas leurs eaux dans leur premier bassin; elles forment de longs fleuves qui coulent jusqu'à la mer; c'est comme un bras qu'elles étendent et qui va saisir au loin l'onde salée. La racine des arbres, à son tour, demeure cachée dans le sein de la terre, mais n'y renferme pas sa vertu, et telle est surtout la nature des vignes qui s'attachent aux arbres; elles projettent en tout sens leurs branches, qui montent en rampant, s'entrelacent avec leurs soutiens et forment de leurs pampres touffus une sorte de large toiture. Il y a quelque chose de semblable dans les parfums : renfermés qu'ils sont le plus souvent dans l'intérieur des maisons, ils exhalent néanmoins leur suave odeur par toutes les fissures, l'air extérieur en est imprégné dans les rues, les carrefours et les places publiques; et c'est ainsi qu'ils révèlent à tous leur présence, Or si les sources, les racines, la nature des arbres et des arômes ont une telle énergie, plus grande encore est celle qui réside dans les corps des saints. Et vous-mêmes rendez témoignage à la vérité de mes paroles : le corps du martyr repose dans la Thrace, avons-nous dit; vous ne vivez pas dans la Thrace, vous en êtes séparés par un intervalle immense; et cependant l'odeur de sa sainteté est parvenue jusqu'à vous; c'est là ce qui vous fait accourir; ni l'éloignement, ni le temps n'ont affaibli ces vivifiantes émanations, Telle est l'essence des œuvres spirituelles : aucun obstacle corporel ne saurait les arrêter; on les voit fleurir et s'étendre de plus en plus; elles ne subissent ni l'action délétère de la durée ni celle de l'espace.

Du reste, ne soyez pas étonnés si, dès le début même de ce discours, aux premiers mots de cet éloge, j'ai nommé le saint un martyr. – Comment pourrait-il avoir ce titre, pensez-vous, puisqu'il n'a pas souffert une mort violente ? Je l'ai souvent dit à votre charité, ce n'est pas la mort seule qui fait le martyr, c'est aussi l'intention, Non, la couronne du martyre n'est pas uniquement tressée par les mains de la mort, elle l'est encore par les dispositions de l'âme. Cette définition du martyre n'est pas de moi; c'est Paul qui la donne quand il dit : «Je meurs chaque jour,» (1 Cor 15,31) Comment se fait-il que vous mouriez tous les jours ? est-ce que dans un seul corps on peut recevoir mille morts successives ? – C'est par l'intention, répond-il, par une constante disposition à mourir. – Dieu parle de même; car Abraham n'avait ensanglanté ni le glaive ni l'autel, il n'avait pas immolé Isaac, et son sacrifice néanmoins était parfait. – Qui l'a dit ? – Celui-là même à qui le sacrifice était offert. «Par amour pour moi, tu n'as pas épargné ton fils bien-aimé,» (Gen 22,12) – Il le ramena cependant sain et sauf; peut-on dire qu'il ne l'a pas épargné ? – Oui, répond le Seigneur; car j'apprécie les sacrifices, non par les faits matériels, mais par les sentiments intérieurs. La main n'a pas frappé; mais le sacrifice était accompli dans le cœur : le glaive n'a pas été plongé dans la gorge de l'enfant, n'a pas tranché sa tête; mais il y a des sacrifices sans effusion de sang. Les initiés savent ce que nous disons. C'est parce qu'il devait être la figure de notre sacrifice, que celui-là

s'accomplit sans effusion de sang. Voyez-vous l'image crayonnée longtemps d'avance dans l'Ancien Testament ? Ne refusez pas de croire à la vérité.

3. Ce martyr donc, puisqu'il est prouvé que nous pouvons lui donner ce titre, était prêt à souffrir mille morts; ajoutons qu'il les souffrit dans son cœur et par son courage. On l'exila de sa patrie, on le confina dans une terre étrangère, on lui suscita dans le temps bien d'autres épreuves; et cela, sans avoir un grief légitime, mais parce que, d'après cette parole de Paul : «Ils ont adoré et servi la créature de préférence au Créateur,» (Rom 1,25) il fuyait l'irrégion et le péché; ce qui certes devait lui mériter des couronnes et non des accusations. Mais voyez, je vous prie, la malice du diable : comme la guerre faite à l'Eglise par les Gentils avait naguère cessé; comme les fidèles de toutes les parties du monde respiraient depuis peu des lourdes et continuelles persécutions qu'ils avaient subies; comme les temples avaient été récemment fermés, les autels détruits, la rage des démons réduite à l'impuissance, tout cela tourmentait le chef de ces esprits pervers; il ne pouvait pas se résigner à laisser ainsi l'Eglise en paix : que fait-il donc ? Il lui suscite une guerre encore plus cruelle. Celle-là venait du dehors, celle-ci fut une guerre intestine. Or, les guerres de ce dernier genre sont bien plus difficiles à prévenir; elles surprennent plus aisément les hommes. En ce temps notre Eglise était gouvernée par le bienheureux Eustathe. Un fléau sorti de l'Egypte, comme une fatale épidémie, gagnant rapidement les villes qui nous séparent de cette contrée, était sur le point d'envahir notre ville. Mais lui, pasteur vigilant et dévoué, voyant approcher l'orage, déployait tous ses efforts pour l'éloigner de nos têtes. Tel qu'un habile médecin, avant que la maladie eût pénétré dans la ville où il siégeait, il préparait tous les remèdes nécessaires; ou bien, comme un pilote expérimenté, il gouvernait avec une prudence victorieuse le navire sacré, le parcourant en tout sens, encourageant les matelots, les rameurs, tous les passagers, les tenant constamment en éveil, leur montrant les pirates toujours au moment de les attaquer et de leur ravir le trésor de la foi.

Son zèle ne se renfermait pas dans nos murs; il envoyait de toute part des ouvriers évangéliques chargés d'instruire les peuples, de les exhorter, de répondre aux hérétiques, de fermer tout accès aux ennemis. Il avait appris des divines leçons de la grâce que le pasteur d'une église ne doit pas seulement veiller au salut de celle qui lui a été confiée par l'Esprit saint, mais qu'il doit encore étendre sa sollicitude à toutes les autres sans exception; c'est aussi dans nos saintes prières qu'il avait puisé cet enseignement. – S'il faut prier, disait-il, pour l'Eglise universelle, répandue dans toutes les parties de l'univers, à plus forte raison faut-il déployer une activité qui ne connaisse pas d'autres limites, une sollicitude qui ne souffre pas d'exception, une prévoyance qui s'étende à tout le troupeau. – On vit se renouveler en lui ce qu'on avait autrefois vu dans Etienne. De même que les Juifs, ne pouvant résister à la sagesse du saint diacre, se mirent à le lapider; de même les hérétiques, ne pouvant non plus résister à la sagesse de notre saint et voyant les fortifications dont il avait entouré la ville, en expulsèrent ce héraut de la vérité. Sa voix néanmoins ne fut pas réduite au silence : l'homme était exilé; mais la parole doctrinale ne l'était pas. Et Paul aussi était dans les chaînes; mais la parole de Dieu n'était pas enchaînée, (II Tim 2,9) Donc le docteur était loin, et la doctrine restait au milieu de nous. Les persécuteurs se précipitèrent avec l'impétuosité d'un torrent qui vient de rompre des digues, sans pouvoir toutefois arracher les plantes, détruire les fruits, ravager la moisson, tant il avait habilement cultivé le champ, si profondes étaient les racines.

Il est maintenant à propos d'expliquer pourquoi Dieu permit qu'il fût expulsé d'ici. Nous venons de le dire, l'Eglise respirait depuis peu; le gouvernement de ce pasteur était pour elle une source de consolations; il l'avait entourée de fortes murailles, il repoussait les assauts des ennemis. Pourquoi donc en fut-il chassé; pourquoi Dieu donna-t-il cette puissance aux persécuteurs ? Pourquoi ? Et ne pensez pas que ce que je vais dire soit simplement la réponse à cette question; vous y trouverez la solution de toutes les difficultés qui pourront vous être faites, soit par les païens, soit par les hérétiques. Oui, Dieu permet que la vraie foi, la foi apostolique soit incessamment attaquée, et que les hérésies et le paganisme jouissent d'une profonde paix. Voulez-vous en savoir la raison ? C'est pour que vous appreniez la faiblesse de ces institutions qui, sans éprouver aucun choc, se dissolvent d'elles-mêmes; et que vous reconnaissiez en même temps la force de la foi, en la voyant grandir par les efforts mêmes que l'on fait pour la détruire, Et ce n'est pas ici une conjecture que j'avance en mon nom, mais bien une sentence divine et descendue du ciel; afin de nous en convaincre, écoutons ce que dit Paul à ce sujet. Et lui aussi connut les souffrances attachées à l'humanité : tout Paul qu'il était, il participait à notre nature. Qu'est-ce donc qu'il eut à souffrir ? Il était chassé, attaqué, frappé de verges, entouré de mille embûches, au dehors, au dedans, de la part de ses frères comme des étrangers. Mais à quoi bon rappeler toutes les tribulations auxquelles il fut en butte ?

Succombant à la fatigue, ne pouvant plus supporter les attaques des ennemis qui sans cesse entravaient sa prédication, s'opposaient à sa parole, il se prosterna un jour devant le Seigneur, l'appelle à son aide et parle ainsi : «L'ange de Satan m'a été donné pour me souffleter. Voilà pourquoi j'ai prié le Seigneur trois fois; et il m'a répondu : Ma grâce te suffit; ma force éclate dans la faiblesse.» (II Cor 12,7-9)

Je sais que plusieurs entendent cela de l'infirmité corporelle. Il n'en est pas ainsi toutefois, non, il n'en est pas ainsi. Sous le nom d'ange de Satan, il désigne les hommes qui lui faisaient la guerre. En effet, Satan est un mot hébreu qui signifie adversaire. L'Apôtre appelle donc anges de Satan les hommes qui se font les instruments et les esclaves du diable. – Mais alors pourquoi, dira-t-on, parler aussitôt de l'aiguillon de la chair ? – Parce que la chair, en effet, était tourmentée, tandis que l'âme s'élevait excitée par l'espoir des choses futures. La tentation ne pénétrait pas jusqu'à l'âme, elle ne portait pas le trouble dans les pensées; ses efforts s'arrêtaient à la chair, ainsi que la guerre, sans pouvoir aller plus avant. C'est parce que la chair était soumise à la torture, accablée de coups, chargée de liens, – car l'âme ne peut pas être enchaînée, – que l'Apôtre disait : «L'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, qui m'humilie de ses soufflets;» désignant par là les épreuves, les tribulations, les persécutions auxquelles il était sujet. Qu'ajouta-t-il à cela ? «Voilà pourquoi j'ai trois fois prié le Seigneur;» ce qui veut dire : j'ai souvent prié pour obtenir que la tentation me laissât un instant de répit. – J'ai déjà dit pour quelle cause Dieu permet que les siens soient affligés, persécutés, tourmentés de mille manières, et vous ne l'avez pas oublié : il veut manifester par là sa puissance. Voici encore un saint qui demande d'être délivré des maux sans nombre et des ennemis qui l'assiègent, sans pouvoir l'obtenir. Il dit aussitôt la raison pour laquelle sa demande est repoussée. Quelle est cette raison ? Rien n'empêche de la remettre sous vos yeux. «Ma grâce te suffit, répond le Seigneur; car ma puissance éclate dans l'infirmité.»

4. Vous le voyez donc, Dieu permet que les anges de Satan oppriment ses serviteurs, leur suscitent mille embarras, dans le but de montrer sa puissance. Que nous ayons à discuter avec les Gentils, ou bien avec les malheureux Juifs, pour les obliger à reconnaître la puissance divine, il nous suffit de leur présenter les triomphes remportés par la foi sur tant d'ennemis conjurés, le monde entier soulevé contre elle, tous les hommes luttant avec un incroyable acharnement contre douze, et ces douze apôtres, en si peu de temps, malgré les verges, les proscriptions, tous les supplices, se rendant complètement maîtres des auteurs mêmes de ces maux. C'est pour concourir à cette démonstration éclatante, selon l'économie du plan divin, que le bienheureux Eustathe fut exilé : ainsi brillent davantage à vos yeux, et la force de la vérité, et la faiblesse des hérétiques. En partant pour une terre étrangère, assurément il se séparait de votre cité, mais non de votre charité : on le chassait de son Eglise, mais on ne le dépouillait pas de ses devoirs de pasteur; bien loin de se croire déchargé de ses pieuses fonctions envers vous, il ne vous en témoigna que plus d'amour et de sollicitude. Aussi, après avoir convoqué tous ses enfants, il les conjura de ne pas se disperser, de ne pas se laisser envahir par les loups, de ne pas leur abandonner le troupeau, mais de rester dans la place pour réprimer leur fureur, leur résister en face, et soutenir ceux des fidèles qui faibliraient dans le combat. Les événements montrèrent l'admirable utilité de ces recommandations : si vous n'étiez pas alors restés dans l'église, la majeure partie de la cité se fût laissé corrompre, les loups auraient emporté les brebis au désert pour les dévorer; c'est sa parole qui les empêcha d'exercer leur fureur. A la force des événements se joignait celle des enseignements de Paul; car c'est à l'école de l'Apôtre que s'était formé notre saint instituteur. Comment donc s'exprime Paul ? On allait le conduire à Rome; il était sur le point de quitter ses disciples pour la dernière fois; il ne devait plus les revoir, comme il le dit lui-même : «Je ne vous verrai plus désormais.» (Ac 20,25) Or il leur tenait ce langage, non pour les affliger, mais pour les raffermir; et voici par quelles paroles il les raffermissait au moment de partir : «Je sais qu'après mon départ viendront à vous des loups dévorants, et que de vos rangs mêmes sortiront des hommes qui tiendront des discours pervers.» (Ibid., 29-30) C'était leur annoncer une triple guerre, dans la nature même des bêtes qui devaient les attaquer, dans la fureur des attaques, dans cette circonstance; enfin, que ce seraient non des étrangers, mais des frères qui s'élèveraient contre eux; et c'était là ce qu'il y avait évidemment de plus terrible. En effet, si les coups et la guerre me viennent du dehors, je pourrai facilement en venir il bout; mais si c'est un ulcère qui se forme dans l'intérieur, provenant du corps lui-même, le mal est bien plus difficile à guérir : c'est ce qui devait alors avoir lieu. De là cet avertissement qu'il leur donne : «Veillez sur vous et sur tout le troupeau.» (Ibid., 28) Il ne leur dit pas : Abandonnez les brebis et cherchez votre sûreté dans la fuite.

C'est après avoir recueilli de telles leçons que le bienheureux Eustathe instruisait ses disciples; et ce qu'il disait, ce sage et généreux maître l'accomplissait dans ses actes. Il n'abandonnait pas ses brebis quand les ennemis envahissaient le troupeau, bien qu'il ne lui fût pas possible de siéger sur le trône épiscopal. Mais qu'importait cette distinction à la noblesse de son âme, à l'élévation de ses pensées ? Il abandonnait les honneurs de la prélature aux autres; il en gardait les travaux pour lui; il restait là, vivant au milieu des loups. Il est vrai qu'il n'avait rien à craindre de leurs morsures, tant était solide la foi dont il était revêtu : cet homme ne pouvait être entamé par leurs dents. Demeurant donc dans la ville, les tenant tous en échec dans cette guerre incessante, il procurait aux brebis une merveilleuse tranquillité. Non content de fermer la bouche aux hérétiques et de repousser leurs blasphèmes, il allait visiter ses chères brebis, s'informant auprès de chacune si quelque trait ne l'avait pas frappée, si elle n'avait pas reçu quelque grave blessure; et sur-le-champ il appliquait le remède. En agissant ainsi, il anima tous ses enfants d'une sainte ardeur pour la vraie foi; il continua son œuvre jusqu'à ce que le bienheureux Méléce, ouvrier préparé par Dieu même, vint la reprendre tout entière de ses mains. Celui-là avait semé, celui-ci moissonna. Quelque chose de semblable nous est rapporté de Moïse et d'Aaron : comme un levain qui fait fermenter la masse, en vivant au milieu des Egyptiens, ils excitaient chez un grand nombre d'hommes le zèle dont ils étaient eux-mêmes animés. C'est ce que Moïse atteste en disant qu'une foule nombreuse montait avec les Israélites.

A l'exemple de Moïse, Méléce, avant même d'être investi du pouvoir, en accomplissait les œuvres. Le premier n'avait pas encore été mis à la tête du peuple, qu'il punissait déjà les injustes agresseurs et protégeait les victimes avec autant de force que de générosité; il quittait la table royale, les honneurs et les distinctions, pour aller pétrir la boue et façonner l'argile; il estimait bien supérieurs à toutes les délices, à toutes les satisfactions du luxe et du pouvoir, les soins à donner à ses frères. Les yeux fixés sur ce modèle, le second instruisait à son tour ceux qui gouvernent, par l'exercice d'un semblable dévouement envers le peuple : au repos il préférait le travail, toutes les vexations réunies, des inimitiés sans cesse renaissantes. Mais tout lui était léger; dans les choses mêmes qu'il avait à souffrir, il trouvait sa consolation et sa joie, Que tout cela vous inspire une vive reconnaissance envers Dieu, avec un ardent désir d'imiter les vertus dont ces saints nous ont donné l'exemple, afin qu'il nous soit aussi accordé de partager leurs couronnes, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, règne sont au Père, en union avec le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.